

splendeurs de l'âge nouveau. Il n'y a là, à notre avis, qu'une erreur de date ; nos communistes se reportent malgré eux au temps où l'homme n'avait que la voûte du ciel pour abri et pour nourriture que les glands du chêne ; alors, il est vrai le sol n'était coupé ni de barrières, ni de haies. Mais le même état ne peut être à la fois le premier et le dernier terme de l'évolution de l'espèce humaine ; les sociétés ne tournent pas dans un cercle vicieux. Aussi, quoi qu'en puissent dire les partisans de la communauté, nous retournerons leur assertion contre eux-mêmes et nous dirons que la propriété individuelle réalise un immense progrès, tandis que la propriété collective est un pas en arrière, un retour à la barbarie.

La propriété a été appelée justement la mère de la civilisation, car, en stimulant l'activité industrielle de chacun, elle augmente la somme de la richesse nationale et permet à un peuple de s'occuper d'arts et de sciences sans craindre les atteintes de la faim ; elle favorise du reste directement le développement de chaque personnalité ; elle suppose à la fois de la moralité chez celui qui l'amasse, et l'accroît en réagissant sur lui. Aussi voyons-nous que le plus ou moins de respect pour la propriété est le thermomètre de la prospérité des nations.

Entre la France par exemple où vivent trente-cinq millions d'hommes et les pays de l'Orient où végètent quelques tribus nomades, il n'y a que la distance qui sépare une propriété respectée d'une propriété sans garantie. Avec la propriété individuelle disparaîtrait le capital qui s'est accumulé sous sa bienfaisante influence ; c'est « la poule aux œufs d'or, » il ne faut pas porter sur elle une main téméraire sous peine de voir tarir les richesses dont elle est la source.

Que dire maintenant du trop fameux syllogisme invoqué contre la propriété : La propriété est un monopole ; or, tout monopole est un vol ; donc la propriété est un vol. C'est là